

Trois questions à Thomas Pillard et Mélanie Boissoneau

Auteurs du livre

John Carpenter, au-delà de l'horreur

Collection « Cinéma(s) »

Si vous deviez décrire la genèse et le contenu de votre ouvrage en quelques mots, quels seraient-ils ?

Outre son enracinement dans notre propre parcours cinéphilique – puisque nous faisons partie d'une génération qui a découvert et apprécié les films de Carpenter à la télévision ou en VHS – cet ouvrage est issu du séminaire de recherche « Cinémas de genre : formes, usages, étiquetages », organisé à l'Université Sorbonne Nouvelle durant deux saisons, en 2017-18 puis 2018-19, par Mélanie Boissoneau, Quentin Mazel et Thomas Pillard. L'objet de ce séminaire était de participer, dans une perspective pluridisciplinaire, aux recherches contemporaines sur les cinémas de genre en problématisant cette notion, qui peut aussi bien désigner un ensemble de films reposant sur un mode de production industriel et se destinant à fidéliser un public large, que renvoyer de façon plus spécifique à certains genres « illégitimes » aussi peu considérés que peu étudiés, qui relèvent d'une économie précaire ou marginale tout en suscitant des appropriations très fortes de la part d'une cinéphilie plus alternative. À l'issue de ce séminaire, nous avons eu envie de prolonger les échanges auxquels les différentes séances avaient donné lieu, et nous avons eu l'idée d'organiser un colloque sur John Carpenter, cinéaste américain dont l'œuvre a été peu étudiée en France, alors qu'elle présente la particularité de se situer à l'intersection des deux acceptions dominantes de cette notion de « cinémas de genre ». Héritier

du cinéma classique hollywoodien le plus largement diffusé et de ses genres les plus fameux, comme le western, il se rattache aussi à des tendances culturelles et génériques plus minoritaires et souvent ancrées dans une économie plus artisanale à l'image de l'horreur, du fantastique et de la science-fiction. Ce positionnement hybride se retrouve dans sa filmographie marquée au sceau des « mauvais genres » sans pour autant s'y limiter, comme l'illustre par exemple la réalisation de plusieurs films comiques, ainsi que son parcours contrasté au sein de l'industrie cinématographique, le cinéaste paraissant relativement bien inséré dans un système de production dominant et pourtant marginal, voire « rebelle » vis-à-vis de certaines normes esthétiques ou industrielles. Il nous a semblé que Carpenter offrait à ce titre un cas d'études particulièrement stimulant pour réfléchir à la façon dont peuvent se croiser des problématiques que l'on a traditionnellement coutume de distinguer. Nous avons alors proposé à Gaspard Delon de se joindre à nous pour élaborer une manifestation scientifique qui s'est tenue sur deux jours à Université Paris Cité fin 2019. Au vu de l'intérêt suscité par ce colloque, de la richesse et de la qualité des interventions et des débats, il s'imposait de poursuivre l'aventure par un projet de publication ambitieux, réunissant des chercheurs de multiples disciplines pour poser autant de regards sur cette œuvre protéiforme.

Au niveau du contenu, notre volume ambitionne de combler le manque d'études sur la filmographie de Carpenter et de se saisir des multiples enjeux qui la traversent, de sa signature esthétique aux implications sociales et politiques de ses productions, en relation avec son parcours professionnel au sein de l'industrie cinématographique et audiovisuelle. Composé de 17 chapitres mobilisant des approches variées (technique et industrielle, pragmatique, musicologique, formelle, générique, culturelle et genrée), il entend couvrir un large spectre allant de ses longs-métrages distribués en salles à ses téléfilms, en passant par ses bandes originales, de ses réalisations les plus fameuses aux moins étudiées ou aux plus obscures. Il se compose de trois parties précédées et suivies de deux textes placés en préambule : la première interroge la figure d'artiste

de John Carpenter et certains des enjeux esthétiques qui traversent son œuvre ; la seconde revient sur la place singulière occupée par les films de Carpenter au croisement de la société et de l'imaginaire états-uniens ; la troisième explore les enjeux sociaux et culturels des films de Carpenter, en particulier la représentation des identités et des rapports de genre (*gender*) qu'ils proposent au prisme de différents cadres génériques.

À quel public se destine cet ouvrage ?

Nous espérons que l'ouvrage trouvera un public large, car son sujet s'y prête, autant que la manière dont nous l'avons conçu. Ce volume a été pensé, en effet, pour satisfaire aux exigences d'une publication universitaire tout en se voulant largement accessible et attractif pour un lectorat cinéphile, incluant bien sûr les nombreux fans du cinéma d'horreur et de Carpenter, mais aussi pour un lectorat intéressé par l'étude des images et des représentations, des sociétés contemporaines et de la culture nord-américaine. En ce qui concerne le public « cinéphile » dont nous faisons nous-mêmes partie à notre manière, l'un de nos objectifs a été de répondre aux attentes d'un lectorat déjà susceptible de connaître cette œuvre et les rares travaux qui ont pu lui être consacrés dans le champ de l'édition française en études cinématographiques. Nous espérons que les approches très diverses mobilisées au sein du volume pour analyser l'œuvre de Carpenter dans sa diversité, sans se limiter aux films « phares » pour s'intéresser aussi, notamment, à ses téléfilms (*Elvis*, *Someone's Watching Me* !), pourront utilement compléter les propositions d'analyse esquissées dans le livre pionnier publié en 1998 par Luc Lagier et Jean-Baptiste Thoret, *Mythes et masques. Les fantômes de John Carpenter*. Inversement, tout comme le cinéma de Carpenter a initié nombre de spectateurs et spectatrices au vaste univers du cinéma fantastique et d'horreur, notre ouvrage espère fournir à un lectorat non spécialiste une porte d'entrée vers la richesse et la profondeur de l'imaginaire cinématographique déployé par Carpenter, déroulant un fil qui part des « premiers plans » de ses films (chapitre inaugural) jusqu'aux « derniers plans » (chapitre conclusif).

Y a-t-il une question que vous aimeriez que l'on vous pose à propos de votre ouvrage ? Et si oui, pourriez-vous y répondre ?

Thomas : La question que j'aimerais que l'on me pose pourrait être « Quel est le film que vous préférez dans l'œuvre de Carpenter, eu égard à l'intérêt que vous lui portez mais aussi aux questions spécifiques qu'il pose en tant qu'objet d'études ». Question difficile puisque de nombreux films de Carpenter m'ont marqué et ont accompagné ma cinéphilie – je me souviens avoir eu très jeune des discussions avec mon père qui ne semblait pas forcément ravi que je veuille enregistrer *L'Antre de la folie* à l'âge de 11-12 ans, craignant qu'il ne s'agisse d'un « délire gore » ; mais je crois qu'il a changé d'avis depuis, puisque nous avons assisté ensemble à un concert de Carpenter donné à salle Pleyel en 2018 ! Le film qui m'a le plus séduit et fasciné, et j'emploie à dessein ce terme, demeure toutefois *Christine*, pour son ambiance visuelle et sonore inoubliable, qui en fait l'une des meilleures adaptations de Stephen King, auteur ayant également bercé mon enfance, mais aussi pour des raisons que je ne saurais expliquer pleinement et qui ont en partie trait, je pense, à ce que le film raconte et à ce qu'il me semble dire de la masculinité. En relation à la cinéphilie, le chercheur spécialiste des *gender studies* Noël Burch a proposé l'hypothèse que l'identité masculine se révèle souvent plus susceptible de porter une affection parfois excessive aux objets (plus facilement parfois qu'à des êtres humains), comme on peut le mesurer par les collections un peu déraisonnables de DVDs et de CDs qu'ont pu constituer au fil du temps tant de cinéphiles et de mélomanes souvent masculins, même si j'ai bien conscience que des femmes peuvent faire de même ! J'éprouve très fortement ce lien émotionnel à des choses tout à la fois matérielles et artistiques, à l'image de la relation entre Arnie et Christine, et j'ai toujours eu le sentiment que le film, à travers cette histoire de possession, touchait à quelque chose de profond.

Mélanie : Mon film préféré de Carpenter changeant d'un mois à l'autre, d'une année à l'autre (de la passion adolescente pour Valek, le vampire de *Vampires* à mon amour constant pour le slasher et donc pour *Halloween*), il m'est très difficile de répondre à cette question. Cela dit, à propos de l'ouvrage, j'aimerais que l'on me demande comment est venue l'idée de la couverture, pour rendre hommage à son auteur, Benoît Bedrossian, qui a fait un travail extraordinaire, dans un cadre pourtant contraint. Nous sommes très fiers de cette couverture originale, qui rend hommage à la fois au réalisateur John Carpenter et à son univers.

Vous pouvez retrouver l'ouvrage
John Carpenter, au delà de l'horreur
en librairie ou sur notre site :
www.pub-editions.fr

